

L'interculturalité dans les congrégations religieuses

Raymonde Maisonneuve, CSC

Avant tout, je tiens à remercier la CRC de m'avoir invitée à cette journée de partage. J'avais participé à la journée organisée à Montréal le 22 avril, que j'avais trouvée très stimulante et vraiment interpellante. Ce matin déjà, nous avons abordé des enjeux très importants en lien avec notre sujet. Je vais être bien franche avec vous : comme plusieurs d'entre vous ici, j'en suis sûre, j'ai beaucoup plus de questions que de réponses à propos des expériences interculturelles en cours dans nos instituts, instituts qui sont eux-mêmes inscrits dans le tissu interculturel de nos sociétés. Ce qui est important et significatif, c'est que nous acceptions de prendre du temps, comme aujourd'hui, pour chercher ensemble à mieux comprendre une dimension de nos programmes de formation qu'on ne saurait ignorer.

Sur cette question, nous avons la chance d'avoir accès à une excellente documentation. Je vous recommande le dossier préparé et publié par la CRC dans son *Bulletin* de l'automne 2014 (vol. 11, n° 3). Par ailleurs, Anthony Gittins demeure, sur cette question, un auteur stimulant.

L'interculturalité est là pour rester et elle fait partie intégrante du témoignage que nous donnons des valeurs de l'Évangile dans le monde fracturé qui est le nôtre. Je suis de plus en plus convaincu qu'il faut attaquer la question de front quand on vit une expérience interculturelle ou transculturelle. Le fait de s'asseoir autour d'une même table et de partager ensemble sur les vrais problèmes dissipe la peur et la méfiance, et ouvre la voie à la recherche d'un terrain commun sur lequel édifier ce « monde meilleur » auquel nous aspirons toutes et tous, aussi bien dans nos communautés que dans notre société et dans notre monde déchiré par les conflits.

1. J'aimerais d'abord évoquer mon expérience personnelle, qui est carrément interculturelle et qui m'a préparée à ce que j'allais vivre par la suite.

Je rends grâce pour l'itinéraire que j'ai eu: en effet, j'ai grandi avec des parents qui m'ont eux-mêmes offert une expérience interculturelle. Mon père, Canadien français catholique, était né et avait été élevé dans une petite collectivité agricole du nord de l'Alberta, où on était très attaché au français même si on était noyé dans un milieu anglophone. Et ma mère, épouse de guerre britannique, juive, était née et avait grandi au cœur de Londres. Vous me voyez venir? Dans ce foyer, j'ai été initiée à plusieurs dynamiques dont parlent les auteurs qui traitent de notre sujet : l'inclusion-exclusion, l'assimilation comparée à l'incorporation et à l'incarnation (Anthony Gittins en parle dans l'atelier offert par la CRC en 2014).

Voici donc ma première question aux formatrices et aux formateurs : à quoi ressemble votre propre univers culturel linguistique? Est-il monoculturel ou multiculturel? Je pense que nous sommes marqués par nos premières expériences. Pouvez-vous nommer des facteurs qui vous aident à vivre aujourd'hui dans un milieu interculturel? Ou qui font que cela vous est difficile? Comment composez-vous au quotidien avec les différences culturelles? (Comme dirait Gittins, est-ce que vous éliminez les différences, est-ce que vous les tolérez ou est-ce que vous les gérez?) On apprend BEAUCOUP en vivant des situations concrètes; alors, osez, prenez le risque de faire des expériences

transculturelles; elles sont précieuses, et plus vous les ferez tôt, mieux vous serez équipés pour faire face aux difficultés.

D'ailleurs, la même question se pose aux jeunes qui entrent dans nos congrégations. Elles aussi, eux aussi doivent vivre le plus tôt possible des situations transculturelles et multiculturelles, et prendre le temps de revenir sur leur histoire personnelle. Il faut encourager la réflexion sur ce sujet et l'incorporer aux programmes de formation initiale.

2. Mon expérience de maîtresse des novices pendant dix ans à Lima, au Pérou, a été pour moi un réveil brutal. J'ai dû me dépasser, et pas seulement sur le plan spirituel : il m'a fallu relever de nouveaux défis relativement à mon engagement à vivre « délibérément » un « projet fondé sur une foi interculturelle ». Cette formule d'Anthony Gittins est un vrai champ de mines! Je pense que ce que vit ma congrégation est assez typique; je me permets donc de faire circuler une affiche que nous avons imprimée en 2013. Elle présente les photos de nos jeunes en formation initiale. Vous remarquerez que nos vocations nous arrivent d'Haïti, du Pérou, du Burkina Faso, du Mali et peut-être du Viêt Nam. Je me redis sans cesse que nous sommes le reflet des sociétés dans lesquelles nous vivons.

Il y a toutes sortes de questions à aborder : comment voit-on l'autorité (et qui est en autorité, et comment la personne vit-elle son autorité)? Comment respecter les goûts et les dégoûts alimentaires (NE sous-estimez PAS ce point, il est crucial et il faut en sonder les « couches », l'éplucher comme un oignon!)? Comment chacune/chacun vit-elle la notion de temps (avons-nous vraiment la réponse? Je me le demande!)? Comment vivons-nous, comment exprimons-nous notre expérience de foi (les rites, les pratiques et les coutumes religieuses)? Comment entrons-nous en relation avec l'autre et comment cultivons-nous cette relation? Vous pourriez m'aider à allonger la liste. Autant d'excellents sujets à aborder dans nos partages communautaires.

Je me rappelle comme si c'était hier ma première année avec cinq novices, toutes Péruviennes, des Aymaras surtout. Mes efforts pour entrer en dialogue sur quoi que ce soit (pensez que je suis extravertie, en plus) rencontraient un « silence » prolongé dont je ne savais que faire... Heureusement, la CONFER (le programme de noviciat intercommunautaire créé par la Conférence religieuse du Pérou) insistait pour que nous, les formatrices, soyons obligées de suivre le programme avec les novices. Cela comportait des réunions régulières de formatrices et de formateurs, où nous pouvions partager nos problèmes, nos questions et parfois ce que j'aime appeler nos moments de Transfiguration! Je me vois encore poser la question : la communication (par quoi j'entendais alors le fait de s'asseoir en cercle pour parler) n'est peut-être PAS la seule façon d'entrer en dialogue? Est-ce que je devrais « faire » autre chose? Nous avons BEAUCOUP échangé... et les formatrices et les formateurs péruviens nous ont apporté une aide précieuse. 20 ans plus tard, je vois l'importance de la patience, l'urgence d'écouter même le silence, de laisser « le temps faire son temps », de construire la confiance et l'assurance jour après jour, d'être une présence réelle, authentique et humble, de prendre le risque de se rendre vulnérable, et parfois même fragile, en révélant de la sorte sa propre « humanité ».

Nombre d'auteurs et de conférenciers insistent sur l'importance de « cultiver les relations ». Pour moi, c'est la clé et c'est là qu'il nous faut oser aller. Cela signifie parfois vivre à l'extérieur de son propre environnement culturel pour vivre dans l'environnement culturel de quelqu'un d'autre, et donc devenir « l'étrangère » avec tout ce que cela comporte. Pour reprendre la question qu'a posée sœur Pat Murray à l'assemblée de l'UISG à Rome, en 2013, sommes-nous disposées à apprendre non seulement la langue parlée de l'autre, mais aussi ses signes culturels, ses symboles (j'ajoute : ses rituels), qui transmettent du sens et qui nous font entrer dans un monde entièrement nouveau? L'exemple qu'elle prenait, c'est que le fait de secouer la tête n'a PAS le même sens dans toutes les cultures! Nous avons tous et toutes des anecdotes sur nos découvertes et notre exploration de cultures différentes de la nôtre... et même de la nôtre, d'ailleurs!

3. Il est urgent de dire OUI à un engagement international pour la vie interculturelle, car l'avenir de nos congrégations n'exige rien de moins.
 - Il nous faut continuer de créer des espaces où les nouveaux membres de différentes cultures puissent se rencontrer et vivre ensemble aussi bien dans un contexte informel que dans un cadre plus officiel.
 - Il faut être disposé à évaluer nos propres cultures et à en nommer les valeurs et les non-valeurs : accepter en somme d'« évangéliser notre culture ». C'est là un exercice important à entreprendre ensemble et qui exige de l'humilité, de l'honnêteté et de la confiance en « l'autre », qui, à son tour, doit avoir le courage d'entreprendre une démarche analogue à l'égard de sa propre culture.
 - Je me demande souvent ce qui est « culturel » et ce qui est plutôt affaire de personnalité finalement quand surgissent des moments de tension dans les relations interpersonnelles. Il faut bien distinguer!
 - Les expériences de leadership interculturel dans nos congrégations nous donnent l'occasion de vivre des situations où la confiance que nous faisons à « l'autre » joue un rôle essentiel. Nous avons la grâce depuis 10 ans d'avoir pour supérieure générale sœur Kesta Occident, qui est Haïtienne. Elle nous invite souvent à nous questionner et à réfléchir à divers aspects de notre vécu de congrégation « internationale ». Nous avons aussi sœur Agnès Louis, Haïtienne elle aussi, qui dirige notre noviciat international à Lima, au Pérou (à l'heure qu'il est, notre congrégation n'a pas d'autre noviciat). Cette situation concrète nous confronte à plusieurs des questions que j'ai déjà évoquées.
 - Je ne puis m'empêcher de signaler un outil précieux : l'importance de garder le sens de l'humour (et d'abord, de savoir rire de soi) et de prendre le temps de s'amuser et de se détendre ensemble. C'est là quelque chose que, souvent, nous ne prenons pas le temps de vivre parce que nous sommes trop axés sur le travail pour protéger cette dimension de la vie.
4. Il nous faut aussi nous arrêter et prendre le temps d'observer Jésus (la façon dont il a vécu la dimension interculturelle dans sa vie, comme nous le racontent si bien les Évangiles). Il s'agit toujours de relations et de sa façon d'entrer en rapport avec « l'autre ». La qualité de ses rencontres traduit clairement le respect et l'égalité. Nous sommes appelés à être ses disciples. Jésus, à son époque, vivait dans une société pluraliste. Pouvez-vous m'en donner des exemples? Il traversait les frontières et sortait des confins de sa propre culture.

Faire de même aujourd'hui, ce serait prophétique. Dans son exhortation apostolique sur « la joie de l'Évangile », le pape François écrit :

Dans les expressions chrétiennes d'un peuple évangélisé, l'Esprit Saint embellit l'Église, en lui indiquant de nouveaux aspects de la Révélation et en lui donnant un nouveau visage. Par l'inculturation, l'Église « introduit les peuples avec leurs cultures dans sa propre communauté », parce que « toute culture offre des valeurs et des modèles positifs qui peuvent enrichir la manière dont l'Évangile est annoncé, compris et vécu ». (116)

Certaines personnes disent que nous sommes appelés à être des « spécialistes de la communion dans notre fragilité ». C'est un fait que les congrégations religieuses sont devenues une sorte de « laboratoire in vivo » pour des personnes de cultures différentes résidant sous un même toit! Avons-nous bien conscience de l'occasion extraordinaire que cela représente? Ensemble, nous pouvons bâtir une nouvelle culture et ainsi dire au monde : OUI, il est tout à fait possible de vivre ensemble dans l'harmonie, en respectant notre diversité, en valorisant la justice et l'égalité pour toutes et pour tous, en étant libres d'être pleinement nous-mêmes. Nos cultures respectives ne sont pas des entités statiques, « coulées dans le béton », mais bien des réalités dynamiques qui évoluent constamment et qui changent sous nos yeux. Le comprendre, s'en convaincre, ça change tout! C'est une mentalité et une manière d'être à cultiver et à promouvoir.

Une question toute simple peut nous servir de critère: qu'est-ce qui sera une « bonne nouvelle » pour les gens autour de nous quand nous entrerons en rapport avec eux (et eux avec nous) ?

5. Ici au Canada, nous sommes toutes et tous des immigrants, sauf pour les membres des Premières Nations qui étaient là avant nous. (Mais c'est là un autre enjeu, lourd de connotations culturelles, qu'il nous faudra aussi envisager un jour.) Chacune, chacun de nous a une histoire à raconter et à assumer en tant que descendante ou descendant d'immigrants, quel que soit le nombre de générations qui nous ont précédés dans ce pays.

Je suis toujours curieuse de voir comment nous traitons cette réalité. Au départ, nous sommes surtout venus d'Europe (Caucasiens blancs). Comment vivions-nous ensemble au 19^e siècle et au début du 20^e siècle? Aujourd'hui, nous venons surtout de l'hémisphère sud : d'Afrique, d'Amérique du Sud et d'Asie... Comment vivons-nous maintenant cette réalité multiculturelle? Qu'est-ce qui se cache derrière le malaise qui s'exprime de plus en plus dans nos sociétés?

Allons encore un peu plus loin. Combien d'entre nous vivent actuellement dans un cadre multiculturel? Combien ont accueilli dans leur famille des personnes d'autres cultures? Comment votre famille vit-elle la chose? Avez-vous déjà pris le temps de partager là-dessus (en famille) franchement, honnêtement? Cela nous indiquera déjà de quelle façon nous envisageons l'interculturalité et comment nous la vivons.

Nous avons aussi une histoire collective, en tant que congrégations religieuses. Combien sommes-nous à avoir commencé notre vie religieuse dans un contexte

essentiellement monoculturel? Au fil des années, nous avons créé une « culture religieuse » avec des normes et des coutumes bien définies. Les nouveaux membres ont été invités à « entrer » dans cette culture. Les temps ont changé et les choses ne se passent plus comme ça. Dans notre désir de passer le témoin à la prochaine génération de religieuses et de religieux, nous devons sans cesse nous demander : qu'est-ce qui est absolument essentiel, qu'est-ce qu'il faut absolument transmettre parce que c'est fondamental pour la vie consacrée, et quels sont, par ailleurs, les éléments qui sont plutôt « culturels » et qu'on pourrait ajuster ou même laisser tomber?

6. Je ne peux m'empêcher de revenir à la conférence qu'Anthony Gittins a donnée à la CRC en 2014. Il déclarait (et je cite) : « **la vie interculturelle devrait être l'objectif que poursuivent les personnes vivant dans des communautés croyantes/religieuses internationales qui se sont donné un projet** ». Ce n'est PAS facile, ce n'est pas normal et ce n'est pas nécessairement à la portée de tout le monde. C'est un projet fondé sur la foi.

Il exige :

- Un cap à suivre (un projet commun, pas seulement des idées d'œuvres).
 - De la tolérance face à l'ambiguïté, à l'immaturation, aux erreurs.
 - Une tribune où ventiler les frustrations.
 - Un mécanisme de correction, une écoute authentique, de la flexibilité.
 - Un engagement pour le dialogue permanent et pour la croissance.
 - L'attention accordée au surmenage, au stress, aux différences, aux malentendus.
 - L'encouragement, la compassion et la vraie sollicitude.
 - L'élucidation de la vision, des objectifs, des stratégies et des engagements (c'est un processus continu).
7. Nos congrégations religieuses ont été fondées par de solides personnalités, des croyantes et des croyants vigoureux; ils avaient une vision qui incorporait très souvent une dimension interculturelle. Ces intuitions doivent revenir à l'avant-plan de notre animation.

Pour conclure, permettez-moi de citer notre fondateur, le bienheureux Basile Moreau, qui écrivait:

« Ne bornons pas nos intérêts dans les limites étroites d'un établissement particulier, d'une province ou de notre patrie, ce qui serait égoïsme et recherche de soi-même, mais identifions-nous à toutes nos maisons, sans en regarder aucune comme étrangère à celle que nous habitons. » (Lettre circulaire 174, 1864)

Dans nos congrégations religieuses, continuons de chercher et de nous questionner ensemble sur ce sujet capital de l'interculturalité. Dieu nous attend à la croisée des chemins!

Raymonde Maisonneuve, CSC
Octobre 2015
Les Sœurs de Sainte-Croix